

XYZ. La revue de la nouvelle



Itinéraire

Claire Gaucher

Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaucher, C. (2001). Itinéraire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 27–28.

Itinéraire

Claire Gaucher

Sept octobre. Je me souviens de tout. Nous traversions le temps et le temps nous faisait beaux. Nous marchions dans nos rêves, impertinents et fous. Nelligan nous précédait, Prévert esquissait une pirouette sur le fil des mots ; même noires, même grises, les choses bougeaient belles. Nous les suivions pas à pas, curieux de leur mystère, inquiets de leurs saisons, amoureux de leur tressaillement. Nous les savions vibrantes et chaudes, et cela même nous gardait du désespoir. Elles ne diraient jamais leur dernier mot, jamais elles ne sombreraient sous la ligne d'horizon. Nous non plus d'ailleurs.

Que s'est-il passé ? Qui les a rendues muettes ? Quoi ? Ternies par le fil des ans, piétinées de partout, elles vivent vides et vaines au bord des routes que nous fréquentons. Nous sommes devenus des passants distraits avalés par la machine pouvoir. Marche, fais, produis, agis et crève ; parle haut et fort, l'avenir va au plus fort. Nous sommes devenus des fantômes criards qui gesticulent livres et pioches à la main, sans révolte et sans âme, le nez collé à nos lunettes-dollars. Nous aimons de cinq à sept entre deux séances d'entraînement. Performance oblige. Et puis quoi encore ? La liste est trop longue. La liste était trop longue, nous l'avons regardée et notre tête s'est cassée. Nous avons basculé de l'autre côté du miroir, là où il n'y a plus rien que du tain.

Où suis-je ? Qu'est-ce que cette forme informe et mouvante que je vois lorsque je ferme les yeux ? Elle rôde inquiétante sous son allure calme et douceuse, elle s'approche puis s'éloigne, recommence mille fois le même manège pour mieux m'engourdir et aspirer mon cœur, mon sang, mon âme, ma vie même. Comment l'en empêcher ? Puis-je seulement lever le bras pour couper les chaînes qui me retiennent à elle ? Mon corps ne répond plus. Ici, il n'y a que le lit et moi, et le pli de mes draps. Quand j'ouvre les yeux, l'armoire brune de mon enfance me regarde ; je ne sais plus l'ouvrir ni la reconnaître. Mais je me bats, c'est-à-dire que

j'attends, j'attends que cesse le manège, j'attends que la forme s'endorme à son tour ; j'épie l'instant où je pourrai me faufiler, faire un trou dans l'immense masse lourde qui m'empoisonne et me paralyse. Parfois, on sonne à ma porte, un visage vient me parler puis doucement dépose sur moi une couverture de laine. Alors, pour quelques secondes, je sais que je vis toujours, je sais un mot que personne d'autre ne peut dire à ma place, un mot que, dans ma solitude, je répète inlassablement : être, être, être. Avec ce pauvre geste, je tiens tête à la mort partout présente. Au bout de quelle incantation, au terme de quelle semaine ai-je senti la brèche dans le mur, ce filet de lumière dans ma tête ? Tiens, me suis-je dit, c'est cela, moi, aujourd'hui : il fait toujours noir mais je suis.

Depuis, la vie et moi, nous nous promenons sans bruit parmi les choses et les gens. Le temps nous accompagne. Nous le rencontrons chaque jour au hasard d'une rue ou d'un café, au coin de l'heure ou de l'œil et, chaque fois, il vient sur nous se poser comme un oiseau. Il dit l'ombre et la lumière, l'étreinte et la morsure, mais aussi l'invisible sous ces deux mensonges. Un paysage naît lumineux, chantant et pourtant bien réel. Dans ce lieu ouvert sur l'espace, et pour peu qu'on s'y attarde, les visages s'allument et vivent leur mystère. Dans l'armoire ancienne, nous avons découvert du papier et des couleurs, une douceur au pouvoir particulier. Nous sommes bien ensemble, nous avons souvent des regards rieurs, des sourires complices pour aller à la rencontre des choses. Nous les caressons du bout des doigts et elles viennent se blottir tout contre nous comme un chat. Ainsi, chaque jour, nous surprenons le jour dans ses habitudes et l'amè-nons de l'autre côté du froid. Ce matin, nous avons acheté des fleurs. Des marguerites blanches.